

## Pavillon à vendre

J'avais remarqué depuis longtemps cette vieille maison au toit pointu tout près du petit bois. Elle ne payait certes pas de mine dans sa simplicité de style mais elle m'avait séduit.

La pancarte "A vendre" qui figurait dessus depuis de longs mois m'avait souvent intrigué. Dans les villes parisiennes, les pavillons sont généralement vendus assez rapidement.

Or celui-ci demeurait toujours à vendre sans que l'on sache la raison d'une certaine désaffection de la clientèle pour cette bâtisse. Peut-être était-ce la proximité du bois qui éloignait les futurs acquéreurs.

Peut-être préféraient-ils acheter une demeure en centre ville plutôt qu'en un lieu plus ou moins désert, surtout l'hiver.

Peut-être le voisinage du bois et son cortège de rodeurs, de vagabonds ou de voleurs les effrayaient-ils.

Quant à moi, le lieu me charmait, loin de la modernité bruyante des automobiles et des voisins curieux.

La demeure était située dans un grand espace, c'était la dernière maison avant l'entrée du bois. Une sorte de grand champ la séparait du pavillon voisin. C'était la tranquillité assurée pour un ermite ou une personne qui n'appréciait que modérément la compagnie d'autrui.

J'avais pris un matin la décision de visiter le petit pavillon désert, accompagné de l'agent immobilier. Tout y était calme et reposant.

Le jardin, loin de tout regard, était protégé par une haie épaisse de chèvrefeuille recouvrant un haut grillage.

De la petite chambre du premier étage, j'observais le bois sombre et un peu triste avec ses arbres aux feuilles foncées. Nous étions en avril. Le grenier recelait des vieilles choses. Cela sentait le renfermé.

Tout le pavillon avait d'ailleurs cette odeur caractéristique d'un lieu clos depuis trop longtemps semblant conserver jalousement un proche passé.

Après quelques jours de réflexion, je décidai d'acheter la maison : c'était le lieu où je souhaitais vivre, profiter pleinement de ma retraite loin des regards indiscrets.

Je rassemblai mes économies, vendis mon appartement en centre ville et fis l'acquisition de la maison au bord du bois.

Je ne regrettais pas mon achat.

Je conservai certaines pièces de la maison en l'état ne me contentant que d'y emménager mes propres meubles.

En revanche, mon salon fut refait entièrement à mon goût et je pris soin de faire arranger ma chambre à coucher au premier étage, intransigeant sur le confort.

Je ne fis cependant guère désherber le jardin envahi en certains lieux de ronces et de plantes grimpantes préférant conserver son aspect quelque peu fouillis.

Que j'aimais mon pavillon dans sa simplicité attachante! Pourquoi avais-je donc attendu si longtemps pour acquérir un domaine bien à moi ?

J'aurais pu profiter bien plus tôt d'une telle demeure. Sans doute étais-je passé à côté de bien d'autres maisons similaires dans ma vie.

Cet habitat était celui que j'avais toujours rêvé de posséder.

J'y passai les premiers jours dans un bonheur complet. Quel merveilleux cadeau de retraite m'étais-je octroyé là!

Je m'émerveillais de tout.

Hélas, je devais déchanter assez vite.

Devrais-je l'avouer ? A mesure que les jours s'écoulaient, je finis par ressentir étrangement comme une sorte d'angoisse incompréhensible.

Je m'éveillais le matin, vaquais à diverses occupations nécessaires à l'entretien d'un pavillon, me restaurais, me promenais dans le bois, passais quelques heures au jardin et regagnais le pavillon le soir, un vague sentiment de peur dans l'âme. Et loin de diminuer, cette appréhension n'avait de cesse de s'accroître en dépit de mon esprit que je me forçais d'occuper le plus possible.

Je m'effrayais pour un rien : Une ombre quelconque à l'intérieur, un courant d'air, un léger frôlement, un petit craquement dans l'escalier ou dans la charpente.

Lorsque je m'observais dans le miroir de la salle de bains chaque matin pour me raser, il me semblait étrangement qu'un individu me regardait par derrière. Je sursautais alors, paniqué et me retournais. Il n'y avait personne.

Il n'y avait personne et cependant, je ressentais comme une présence.

Tout petit fait aussi insignifiant fut-il m'effrayait de manière incroyable. Je me retournais sans cesse lorsque je me rendais par exemple à la cave craignant d'être suivi par quelque personnage improbable, les sens à l'affût de tout.

Je n'étais pas plus tranquille au salon, dans la cuisine ou dans la chambre où je tentais en permanence d'affûter mes sens à la recherche de l'imperceptible.

Que se passait-il ?

Mes promenades journalières dans le bois semblaient à l'inverse dissiper mes angoisses. En bon retraité curieux, j'appréciais les balades et la découverte des arbres, des fleurs ou des insectes et des petits chemins. Je m'attardais sur la vue de ces beautés naturelles qui m'émerveillaient.

Je me sentais bien, reposé, détendu. Parfois, je croisais quelque promeneur sur un chemin ou quelque cycliste profitant du bienfait d'une nature luxuriante. Il m'arrivait aussi d'apercevoir un écureuil dans un arbre, petit être à longue queue, au poil soyeux et à l'œil craintif ou encore quelque oiseau frêle aux jolies couleurs.

Sur le chemin du retour, lorsque j'apercevais au loin ma maison, j'éprouvais une certaine appréhension.

Dans mon jardin, celle-ci s'accroissait pour être à son comble à l'intérieur de la maison.

Dès lors, je ne me sentis bientôt rassuré que dehors et loin de la vue de la demeure qui m'oppressait.

La nuit, je dormais mal me réveillant quatre ou cinq fois, me rendormais difficilement, hanté par je ne sais quel mal être.

Il m'arriva de descendre une nuit au salon, faisant les cent pas. Ma demeure était calme, il n'y avait rien d'autre comme bruit que le simple tic-tac de ma vieille horloge.

Je tins encore quelques jours puis, à bout de force, je me résolus à faire un voyage afin de m'éloigner de mon domaine, la maison de ma vie.

Je partis quelque temps en province au bord de la Loire où je m'installai dans un petit hôtel d'une ville touristique à quelques kilomètres de somptueux châteaux. La visite de ces demeures de la Renaissance me changea l'esprit.

Je passai une semaine de rêve où je me lavai littéralement l'esprit.

Oublié, ma maison et mes oppressions.

Ce fut à regret que je quittai la région des châteaux de la Loire pour m'en retourner en banlieue parisienne par le train de nuit qui me conduisit dans ma ville où je retrouvai bientôt ma maison récemment acquise.

Du jour où je revins en ce lieu, mes peurs reprirent aussitôt et peut-être furent-elles plus violentes qu'auparavant.

Je ressentis dès mon arrivée l'oppression similaire que j'avais eue avant mon départ. Il n'y eut guère de moments sans que je ne me croie de nouveau épié en ce lieu familial.

Je pris alors le parti d'échapper le plus possible à mon pavillon.

Je passai le plus de temps hors de chez moi déjeunant au restaurant, me baladant loin de la vue de ma bâtisse, passant des journées entières à la bibliothèque, dans les musées, au cinéma, quelquefois au théâtre.

Il me fallait cependant y retourner le soir pour y coucher.

J'avais installé une radio portable sur ma table de chevet et je l'écoutais grésiller jusque point d'heure pour me changer l'esprit. Lorsque je finissais par éteindre la radio pour tenter de m'endormir, j'étais de nouveau secoué par d'effrayantes angoisses.

Un jour, je pris une ferme décision qui fut une sorte de déchirement.

Craignant pour ma santé mentale, je me résolus à quitter ma demeure de façon définitive.

Je partis m'installer en centre ville.

Je fis appel à l'agence pour mettre en vente ma maison sans donner d'explications.

Quand elle trouva acquéreur, je soupirai d'aise.

Cependant, je retournai un jour par simple curiosité aux alentours pour la revoir. Une dernière fois. Comme pour un ultime adieu.

C'est alors que je le vis.

Un homme seul, d'apparence assez insignifiante, comme moi, debout, se tenant à la fenêtre du premier étage, regardant dans ma direction. Il me semblait qu'il me fixait intensément bien que je fus assez loin. Il me ressemblait physiquement d'une façon bien singulière.

De loin, on eut dit que c'était moi.

Je le contemplai longuement puis je ne pus soutenir son regard.

Je détournai la tête prêt à quitter les lieux.

Je regardai de nouveau dans la direction de l'homme.

Il n'y avait plus personne à la fenêtre.

Il avait disparu.